

# Entretien avec Alberto Moravia

« Le sexe  
c'est la plus grande  
conquête  
de l'écrivain »



FRASSINETI-VERGARI / AGF

Depuis le succès immédiat de son premier livre, en 1929, les Indifférents, Alberto Moravia a abordé avec bonheur les sentiments collectifs de notre siècle à travers ses romans : les Ambitions déçues, la Romaine, le Conformiste, la Belle Romaine, le Mépris, la Ciociara, l'Ennui, l'Attention... Aujourd'hui, âgé de soixante-dix-sept ans, cet homme, qui s'est toujours intéressé aux femmes, publie la Chose, un recueil de nouvelles érotiques.

Il s'est entretenu avec Jean-Noël Schifano.

« **V**OS voyages répétés autour de notre planète, d'Afrique en Mongolie, de l'Amérique au Japon, et cela dès avant vos trente ans, est-ce fuite ou quête d'autres réalités ?...

— J'ai toujours voyagé. Je suis allé en Chine pour la première fois en 1936, et aux Etats-Unis en 1935. A l'époque, c'était le désir d'échapper à l'Italie fasciste. J'allais très souvent à Paris aussi. Mais, depuis, j'ai compris quel était l'effet de ces voyages. Il y a même deux choses à dire :

» 1) Nous vivons de plus en plus dans un monde global, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune raison de ne pas suivre ce qui se passe en Corée ou à Cuba. Il y a beaucoup de raisons de le suivre. Nous ne pouvons plus ignorer, cela peut paraître une phrase rhétorique, humanisante, mais ce n'est pas le cas, que ce qui arrive en Italie arrive aussi dans ces pays lointains, avec certaines différences, bien sûr. La seule façon de se rendre compte, d'être informé, ce n'est pas à travers les livres ou les reportages, pour utiles qu'ils soient, c'est d'y aller,

dans ces pays-là. Et je m'intéresse à tous les pays du monde.

» 2) Un peu plus délicat et profond : cela concerne mon travail. De temps en temps, je m'arrête, je suis bloqué. Le voyage, alors, à travers le processus typique du dépaysement, produit en moi comme un déblocage. Quand je rentre, les problèmes qui m'arrêtaient n'existent plus. C'est très utile. Ça c'est toujours fait. Depuis des siècles. On disait à un jeune homme : il faut que tu voyages. Flaubert dit, n'est-ce pas : « Il voyagea. » Il avait raison ! Il voyagea. J'ai voyagé !...

— Vous êtes l'écrivain italien, et sans doute européen, qui avez, au cours de plus d'un demi-siècle, le plus analysé le comportement féminin de notre époque. Très souvent, vous vous mettez dans la peau d'une femme, pour raconter notre civilisation, ses désirs, ses frustrations, son sexe, son argent...

— Oui. Ces dernières années, j'ai écrit quatre-vingt-quatorze nouvelles en tout, dont chacune est le portrait d'une femme, qui parle d'elle-même à la première personne. Je me suis donc occupé des femmes. Je ne l'ai pas fait pour des raisons frivoles, mais d'abord par hasard, en cherchant un motif d'inspiration ; et puis, de plus en plus consciemment, parce que mon intérêt pour la femme, dans le sens existentiel, s'est étrangement développé parallèlement à l'essor du féminisme en Italie. Vous savez qu'en Italie le féminisme a un énorme succès, sans doute plus grand que dans le reste de l'Europe, parce que justement, ici, la condition de la femme est pire qu'ailleurs, et la prise de conscience de cette condition, peut-être plus profonde.

» Curieusement, ce mouvement féministe a coïncidé avec mon intérêt pour la femme en tant que personne à demi sauvage : je veux dire que la femme n'est pas tout à fait inté-

grée, qu'une partie de la femme est en marge de la société, du moins en Italie. C'est cela, je crois, qui est au fond du fameux charme féminin. La femme n'est pas comme l'homme, complètement intégrée, complètement sociale, complètement utile, mais elle est en partie non intégrée, non sociale et inutile.

» Voilà quelle est très souvent la situation des femmes, surtout dans la bourgeoisie, dans la classe moyenne. La femme du peuple travaille toujours ; du moins, elle travaille : elle n'est pas émancipée, elle n'est pas libre, elle est sauvagement exploitée, mais elle a un rôle de travailleuse. Tandis que la femme issue de la bourgeoisie, qui est dans la même condition que la femme du peuple quant au rapport avec sa famille et son mari, la plupart du temps, elle ne travaille pas. Alors, elle a tout le temps de développer cette sorte de sauvagerie dont je parlais, ce caractère marginal, tout ce qui n'est pas rationnel, tout ce qui n'est pas utilitaire, mais naturel...

— Rome, où vous êtes né et où vous vivez depuis 1907, est le décor stylisé de votre œuvre. Mais entre le pape de la littérature italienne et le pape du Vatican, qui a mis l'œuvre de Moravia à l'Index, le Tibre ne semble pas être la seule barrière de séparation !...

— L'Italie a donné tout son sang à l'Eglise ; dans un certain sens, l'Italie et l'Eglise s'identifient. L'Italie est le siège de la plus ancienne monarchie du monde, et cette monarchie fait régner ce que l'on appelle l'humanisme italien. En somme, nous avons encore un certain rayonnement, mais c'est celui de l'Eglise catholique — en même temps très puissant et très faible. Très puissant : il est tous azimuts ; très faible : l'humanisme est complètement battu en brèche.

Propos recueillis par  
JEAN-NOËL SCHIFANO

(Lire la suite page 17.)

# Alberto Moravia

(Suite de la page 13.)

Aujourd'hui, on apprécie beaucoup plus une idole africaine qu'une Madone de Raphaël. Pour des raisons profondes et pas commerciales, bien sûr.

» Je voudrais souligner autre chose : en Italie, il n'y a pas de ville principale. Chaque ville était jadis la capitale d'un petit Etat — et, en partie, les choses en sont restées là. D'un certain point de vue, chaque ville retombe sur sa culture traditionnelle : aucune ville ne peut être appelée centre national, comme Londres ou Paris. La culture traditionnelle de Rome était très pauvre : c'était la culture d'une ville complètement écrasée par l'Eglise. Littérature presque inexistante ; mécénat, quant aux arts plastiques. Et les artistes venaient de l'extérieur.

## La Ville éternelle est inculte

» Comme écrivains romains, nous faisons un bond de Jules César à Métastase, au dix-huitième siècle : ce n'est pas la foule ! Quant aux écrivains modernes, ils viennent presque tous des provinces extérieures à Rome. Je suis romain ; avec quelques autres écrivains, très peu. Les grands noms de Rome (à part Jules César, qui était une boutade !) sont Belli : le poète qui a écrit trois mille sonnets en grande partie contre les papes, et qui décrit avec férocité la Rome du dix-neuvième siècle. Après Belli, nous arrivons aux écrivains romains d'aujourd'hui. Il n'y a rien d'autre. La Ville éternelle est inculte.

— Vous avez dit un jour : la connaissance, c'est l'art. Le reste est information. Et vous venez d'écrire une pièce de théâtre, *l'Ange de l'information*, dont la première est attendue ce mois-ci au Festival de Spolète : en somme, une histoire d'ange déchû !

— Je fais, en effet, une nette distinction entre information et connaissance. Je prends un exemple : le petit garçon à quatre pattes qui circule d'une pièce à l'autre dans l'appartement de ses parents, qui se faufile entre les chaises et sous les tables jusqu'au jardin, ça c'est la connaissance ; le même petit garçon, deux ans plus tard, devant la télévision, c'est l'information. Nous sommes dans l'information, dans une réalité très ennuyeuse, la télévision, la radio, et très peu dans la connaissance. L'information, c'est la destruction ; la connaissance, qui est douleur, ne conduit pas à la volonté de détruire.

— Vous venez de publier la *Chose*, où se multiplient les diableries zoophiles et lesbiennes. Qu'est-ce donc que cette « chose » ?

— « La chose », c'est un euphémisme : c'est « l'affaire », c'est « le pivot », pas forcément sexuel, autour duquel tourne une existence, ou l'existence. Et, à un moment donné de leur existence, pour certains « la chose » peut être l'affaire Dreyfus ou la bombe H, par exemple... Quant à ces dernières nouvelles, chacune d'elles se rapporte au sexe : le sexe, ici, est l'objet sans lequel la nouvelle n'aurait pas pu être écrite. Un peu comme le scarabée d'Edgar Poe : indispensable,

mais en même temps insignifiant. J'aurais voulu que mon éditeur français appelât ce recueil de nouvelles *Contes anatomiques* : il n'a pas voulu, et c'est bien dommage... Le rapport au sexe, voyez-vous, c'est le rapport qu'on a avec soi-même ; et la conquête du sexe, c'est la plus grande conquête d'un écrivain... *L'Homme qui regarde*, mon nouveau roman, qui vient de sortir chez Bompiani, en Italie, est l'histoire d'un scopophile intellectuel. Notez bien que « scopophile » ne veut pas dire quelqu'un qui aime « baiser » ! (*scopare*, en italien), mais quelqu'un qui aime « regarder », comme au microscope, la réalité sexuelle, sans la troubler.

— Alberto Moravia, la plus belle nouvelle de la *Chose* est, pour moi, cette histoire de diable au sexe féminin : et ce n'est pas un diable boiteux, mais un diable sans poils !... On pourrait s'étonner que le diable entre si tard dans votre œuvre... Mais je trouve que, les années passant, vous prenez de plus en plus l'aspect d'un diable ! Grandes oreilles velues et pointues, œil de feu, canne d'ébène à poignée d'argent et boiterie accentuée, rire jeune qui roule dans un ricanement affamé de vie !...

— Oui !... Oui !... (rires). Vous connaissez l'histoire — et l'âge — de Faust !... Le diable espère toujours d'un miracle ! Dieu a fait le monde, le diable a fait le miracle !... Et écrire, qu'est-ce que c'est ? Hein !... Ah ! Ah ! C'est un miracle du diable !... »

Propos recueillis par  
JEAN-NOËL SCHIFANO.

★ LA CHOSE, d'Alberto Moravia, Flammarion, 255 p., 75 F.